

troupe de comédiens nomades. Bientôt il fit partie de la compagnie qui exploitait les théâtres de Faversham, Folkestone et Hastings, et que dirigeait un de ses amis. En 1824, il vint à Londres et parut avec succès au théâtre de Surrey. Fort des encouragements du public, et soutenu par les conseils du célèbre Edmond Kean, il entra au théâtre Adelphi en 1828, et se lia avec Walter Scott. Travailleur infatigable, sans négliger de se perfectionner dans son art, il écrivait des pièces pour Haymarket, où il fut bientôt appelé comme acteur principal. Plus tard, il devint directeur de cette scène. Dans l'intervalle, il avait fait une excursion aux États-Unis et avait paru au Lycéum et à Drury-Lane. Les succès et les charges d'une direction n'ont point empêché depuis M. Buckstone d'écrire pour le théâtre, et il a continué de figurer dans la plupart de ses pièces. Il a de plus accepté les fonctions d'administrateur et de trésorier de la caisse générale des théâtres.

Parmi les drames, farces ou comédies qu'on lui doit et dont le nombre s'élève à près de deux cents, on distingue : *Luke le laboureur*; *le Navire à la côte*; *Victorine*; *le Roi des Alpes*, imité de l'allemand; *le Débauché et son élève*; *la Reine de mai*; *Henriette la délaissée*; *Isabelle*, ou *la Vie d'une femme*; *le Songe à la mer* (*the Dream at sea*); *Un mari à vue*; *John Jones*; *l'Oncle Jean*; *Leçon pour les dames*; *Arrière-pensées*; *les Fleurs de la forêt*; *Propre à rien*; *Bonheur des champs*; *Année bissextile*, ou *le Privilège des dames* (*Leap-Year, or the Ladies privilege*); *Vie mariée*; *Vie célibataire*; *un Sacrifice alarmant*; *les Verts buissons*; *Côtés faibles*; *Nicolas Ham*; *le Lion irlandais*, etc.

BUCLER v. a. ou tr. (bu-klé). Griller, brûler le poil avec de la paille; terme du vieux langage qui s'est conservé dans quelques départements : *BUCLER un cochon*.

BUCOLDIANUS (Gérard Bucoldz ou Bucolds, plus connu sous le nom de), médecin et philologue allemand, né à Cologne vers la fin du x^e siècle. Il pratiquait son art à Spire en 1542 et fut nommé médecin de Ferdinand, roi des Romains. Outre une édition de Quintilien, on lui doit : *De ebrietate oratio* (1529); *De invention et amplificatione oratoria* (1534); *De puella quæ sine cibo et potu vitam transigit* (1542), etc.

BUCOLE s. m. (bu-co-le — du gr. *boukolos*, je fais paître des bœufs). Antiq. Nom donné à plusieurs cantons de l'Égypte, où l'on élevait des bœufs, et aux habitants des mêmes cantons.

BUCOLIASME s. m. (bu-ko-li-a-sme — du gr. *boukolos*, gardien de bœufs; *asma*, chant). Antiq. gr. Chant de bergers.

BUCOLIASTE s. m. (bu-ko-li-a-ste — rad. *bucoliasme*). Poète bucolique : *Bernardin de Saint-Pierre nous semble avoir surpassé les BUCOLIASTES de l'Italie et de la Grèce*. (Chateaub.)

BUCOLIQUE adj. (bu-ko-li-ke — du gr. *boukolikos*, même sens; rad. *boukolos*, faire paître des bœufs). Pastoral, qui a rapport à la vie des bergers ou à la poésie pastorale : *Poète bucolique*. *Chant bucolique*. *On recherche les bois comme fantaisie bucolique*. (Proudh.) *Ce chien répondait au nom quelque peu bucolique de Lysandre*. (E. Sue.)

Nous aimons qu'on nous charme en des chants bucoliques. V. Hugo.

À tourné son esprit vers le mélancolique. PONSARD.

— Prosod. *Césure bucolique*, Quatrième pied d'un vers hexamètre formé de la fin d'un mot, et composé d'une syllabe longue, suivie de deux brèves.

— Hist. *Soldats bucoliques*, Soldats recrutés dans les cantons de l'Égypte appelés bucoles.

— s. m. Genre pastoral : *Le léché, le moelleux, le bucolique, le doux ont leur mérite, mais ils sont de qualité inférieure, ils foisonnent toujours*. (Mornand.)

— s. f. Morceau de poésie pastorale : *Les BUCOLQUES australas sont pleines de souvenirs de l'Écriture*. (Chateaub.)

— Fam. Ramassés d'objets et particulièrement de papiers sans valeur : *Je trouvais la garde des sceaux et La Vrillière avec toutes leurs BUCOLQUES*. (St-Sim.)

Bucoliques (Les) de Théocrite. Ces poésies pastorales, chef-d'œuvre du genre, sont écrites en dialecte dorien et en vers hexamètres. Elles se composent de trente poèmes, appelés idylles, c'est-à-dire petits tableaux ou petits poèmes (chez les anciens, ce mot ne désigne pas nécessairement un poème bucolique). Elles ne sont pas toutes de Théocrite; il paraît que, composées par divers poètes, elles ont été réunies en un seul recueil par quelque grammairien d'Alexandrie, probablement par Artémidore, disciple d'Aristophane de Byzance. Ces trente morceaux ne sont pas même tous du genre bucolique; quelques-uns sont des fragments de poèmes épiques; deux sont du genre des mimes; plusieurs peuvent être mis dans la catégorie des poésies lyriques. Le recueil d'idylles attribué à Théocrite comprend les pièces suivantes :

IDYLLE I. *Thyrsis ou le chant*. — Un chevrier rencontre le berger Thyrsis et lui demande de chanter une chanson. S'il accède à

ses désirs, il lui promet le lait d'une de ses chèvres et une coupe gracieusement sculptée. Le chevrier emploie trente vers à la description de ce chef-d'œuvre de l'art éolien. Thyrsis invoque les Muses :

— Commencez, Muses chéries, commencez vos chants bucoliques. — Il raconte la mort de Daphnis, cet illustre berger de la Sicile, le plus ancien peut-être des poètes bucoliques, qui périt consumé d'amour. A mesure qu'il descendait tristement vers la tombe, les troupeaux, les bêtes sauvages le pleuraient. Mercure le premier s'efforça de le consoler; les bouviers, les pasteurs de brebis, les chevriers, le dieu Priape voulurent adoucir ses maux; Vénus même vint jouir de son triomphe, car c'était elle qui avait causé tout le mal. Pour se venger de Daphnis, qui avait bravé sa puissance, elle lui avait inspiré un amour malheureux. Le berger accablé la déesse de reproches, et finit par la toucher. Elle voulut le sauver, mais le Destin s'y opposa; il ne restait plus de fil entre les mains des Parques pour prolonger sa vie.

Le chevrier admire le chant de Thyrsis et lui remet le prix qu'il lui avait promis. Virgile a imité ce poème dans sa cinquième églogue. C'est une des plus belles idylles de Théocrite.

IDYLLE II. *L'Enchanteresse*. — Une jeune Syracusaine, se voyant négligée par son amant, essaye de le ramener par des enchantements. Le charme est confectionné pendant la nuit, au clair de lune, et le lecteur assiste à la cérémonie. Cette partie de l'idylle a été imitée par Virgile dans sa huitième églogue. Le filtre étant achevé, l'amante malheureuse renvoie son esclave, et raconte à la Lune l'origine et toute l'histoire de son amour, depuis le premier rendez-vous qu'elle a donné à son infidèle. Elle finit par lui jurer de se venger, si le charme ne produit pas l'effet qu'elle s'en promet. Cette idylle paraît être tirée d'un poème mimique de Sophron. Les acteurs ne sont pas des bergers, mais des citadins.

IDYLLE III. *Le Chevrier, ou Amaryllis*. — Après avoir confié son troupeau à un ami, un chevrier se rend à l'entrée de la grotte de la belle Amaryllis, et se plaint qu'elle ne se montre plus à lui dans l'antré où quelquefois elle l'appelait son ami. Prières, présents, menace de se jeter dans la mer, il emploie tout pour la fléchir, sans oublier d'exciter légèrement sa jalousie; enfin, il lui rappelle des exemples de mortels que l'Amour a favorisés. Amaryllis reste inexorable et ne paraît pas. Cette idylle est entièrement du genre bucolique. Le discours du chevrier amoureux est plein de naïveté.

IDYLLE IV. *Les Bergers Battus et Corydon*. — Cette idylle est bucolique et mimique; les mœurs des acteurs sont celles des dernières classes de la société. Le berger Battus, d'un esprit taquin, nargue Corydon, qui a soin du troupeau d'Egon, sans pouvoir le faire sortir de son sang-froid. Bientôt les deux bergers se réunissent pour médire d'Egon, qui est allé aux jeux Olympiques avec Milon de Crotone. Virgile a imité quelques traits de cette idylle dans sa cinquième églogue.

IDYLLE V. *Les Bucoliastes, c'est-à-dire les chanteurs de bucoliques*. — Deux esclaves qui gardent les troupeaux de leurs maîtres se rencontrent dans les champs fertiles situés entre Thuri et Sybaris. Après un prélude d'injures, ils se provoquent l'un l'autre à un combat de chant. Ils se querellent d'abord au sujet de l'enjeu que chacun doit fournir, puis sur le lieu où ils disputeront le prix. Enfin Comate offre un bouc, et Lacon un mouton. Le charbonnier Morson, pris pour juge, donne le prix à Comate. Ce petit poème bucolique est fort animé, mais rempli d'obscénités. Virgile a imité la marche de cette idylle dans sa troisième églogue, et en a pris quelques vers.

IDYLLE VI. *Les Bucoliastes ou Damoetas et Daphnis*. — Deux jeunes bergers gardent leurs troupeaux réunis autour d'une fontaine. Ils supposent que Polyphème est assis sur un rocher au bord de la mer, où Galatée se joue, et Daphnis raconte au Cyclope, comme s'il en était spectateur, les petites ruses qu'elle emploie pour attirer ses regards. Damoetas répond comme s'il était Polyphème. Il a vu les ruses de la nymphe légère, mais il fait semblant de la fuir, afin de la piquer; il feint même d'aimer une autre nymphe. Si elle vient se présenter à sa porte, il la repoussera jusqu'à ce qu'elle aitapprété de ses mains le lit de l'hyménée. Puis il vante sa beauté, car naguère il se vit dans la mer immobile. Ayant cessé leur agréable lutte, les jeunes bergers s'embrassent et font un échange de leur haut-bois et de leur flûte. Théocrite adresse cette idylle à Aratus, né à Sicione, ou plutôt à Solos en Cilicie, auteur du poème des *Phénomènes*.

IDYLLE VII. *Les Thaliysiennes, ou la Fête de la récolte, ou Lycidas*. — On doute de l'authenticité de ce poème. Virgile en a imité quelques passages dans sa neuvième églogue. Il est plein d'allégories et d'obscurités. Théocrite se trouve dans l'île de Cos, pendant le voyage qu'il fit à Alexandrie. Le poète, invité par Phrasidamas et Antigène aux fêtes Thaliysiennes, s'y rend accompagné d'Eucritus et d'Amintas. Il rencontre le chevrier Lycidas. Notre poète, sous le nom de Simichidas, et le chevrier, chantent leurs amours. Il y est encore fait mention de cet Aratus à qui était adressée l'idylle VI. La pièce finit par une

courte et gracieuse description de la fête champêtre.

IDYLLE VIII. *Les Bucoliastes, ou Daphnis et Ménalque*. — Deux bergers, Daphnis et Ménalque, se disputent le prix du chant et déposent chacun une flûte à neuf trous pour prix du vainqueur. Un chevrier est pris pour juge. Les deux rivaux célèbrent leurs amours, les beautés de la campagne et leurs troupeaux. Daphnis remporte le prix.

IDYLLE IX. *Le Pâtre ou les Bouviers, ou Daphnis et Ménalque*. — Un berger, que l'on peut supposer être le poète lui-même, invite Daphnis et Ménalque à chanter tour à tour des chansons bucoliques. Le dialogue des deux bergers roule sur le même sujet que le précédent. Le juge du combat, charmé de leur chant, les récompense tous deux. Daphnis reçoit un rameau dont la nature a fait une houlette, Ménalque une belle conque de la mer Icarienne.

IDYLLE X. *Les Travailleurs, ou les Moissonneurs*. — Le genre de cette idylle est tout bucolique; c'est un dialogue entre deux moissonneurs travaillant au même champ. Milon, paysan gai et laborieux, reproche à son camarade Battus de travailler avec nonchalance. Celui-ci lui avoue qu'il s'est pris d'amour pour une jeuneuse de flûte. Milon, se moquant de cette passion, lui conseille de se soulager par quelque chanson amoureuse. Battus célèbre les charmes de sa belle; pour le persifler et pour l'encourager au travail, Milon chante ensuite une chanson de moissonneurs. Cette idylle, où l'auteur a su habilement intercaler des proverbes, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de simplicité.

IDYLLE XI. *Le Cyclope*. — Dans ce morceau, adressé au médecin Nicias de Milet, Théocrite soutient qu'il n'y a d'autre remède à l'amour que la poésie. Il met en scène Polyphème le Cyclope, amoureux de Galatée jusqu'à en perdre la raison. Cette idylle, gâtée par Ovide dans une imitation qu'il a introduite dans ses *Métamorphoses*, est un des monuments les plus gracieux de l'antiquité.

IDYLLE XII. *Atès, ou le Bien-Aimé*. — Cette pièce est entièrement du genre lyrique; elle est écrite en dialecte ionique, tandis que les autres productions de Théocrite sont en dialecte dorique. Cette circonstance peut faire croire qu'elle est de Théocrite de Chios. Après trois jours d'absence, le poète revoit son ami. Il lui exprime les sentiments de son cœur, il fait l'éloge de l'amitié et raconte les honneurs rendus par les habitants de Mégare à Diocles. Les huit derniers vers offrent une description heureusement imitée dans la première scène du deuxième acte du *Pastor fido*.

IDYLLE XIII. *Hylas*. — Le fils d'Alcmène avait pour Hylas toute la tendresse d'un père; il se plaisait à former sa jeunesse aux vertus des héros, lorsque Jason et les Argonautes partirent pour la Colchide, il l'emmena avec lui sur le navire *Argo*. Arrivés dans la Propontide, Hylas va puiser de l'eau à une fontaine, pour désaltérer Hercule et Télamon. Au moment où il s'incline pour remplir l'urne, les nymphes le saisissent et l'entraînent dans leur demeure. Hercule le cherche partout, oubliant Jason et l'expédition. Pendant qu'il erre inquiet et tourmenté de l'absence de son cher Hylas, un vent favorable s'élève, et Jason quitte le rivage en accusant l'infidélité d'Hercule.

IDYLLE XIV. *L'Amour de Cynisca*. — Ce poème n'a rien de pastoral. Eschine avait à se plaindre de l'inconstance de Cynisca; il l'a frappée, et la jeune fille s'est enfuie sur-le-champ. Depuis, il ne l'a plus revue, mais il l'aime toujours, et il déclare à son ami Thyonichus que la vie sans Cynisca lui est devenue insupportable. L'absence seule sera un remède à ses maux. Thyonichus lui conseille, s'il persiste dans ses projets, d'aller de préférence servir sous Ptolémée. Nul prince, lui dit-il, n'a mieux traité les hommes libres. Il loue ensuite la bienfaisance, la sensibilité et toutes les autres belles qualités que possède le roi d'Égypte, éloge d'autant plus fin qu'il est amené tout naturellement. C'est avec le même art que Mécène est loué par Horace dans sa satire du *Fâcheux*, et Louis XIV par Boileau dans son épître sur la *Mollesse*.

IDYLLE XV. *Les Syracusains, ou la Fête d'Adonis*. — Petit drame imité d'un mime de Sophron. La reine Arsinoë ayant ordonné de célébrer avec une grande pompe l'anniversaire de la fête d'Adonis, ou sa résurrection, dans la ville d'Alexandrie, deux bourgeois de Syracuse se rendent à la fête en compagnie de leurs maris. Elles pénètrent sans eux dans le palais, où la magnificence des décorations les comble d'admiration. Les deux provinciales ennuient un spectateur par leur bavardage et leur patois (dialecte dorique). Elles répondent rudement à ses moqueries. Une Argienne chante les amours de Vénus et d'Adonis, et leur réunion après le retour d'Adonis des enfers. Tout à coup, l'une des deux Syracusaines se rappelle que son mari, dont elle a dit assez de mal, n'a pas déjeuné; craignant des reproches, les deux femmes s'en retournent à la maison. Ce petit poème est un des plus frais et des plus jolis que nous ayons de l'antiquité; c'est un tableau mouvant dans la scène change d'un instant à l'autre. Tout y est vrai et naturel.

IDYLLE XVI. *Les Grâces, ou Hiéron*. — Ce poème, dans le genre épique, fait l'éloge de

Hiéron II, roi de Syracuse. Il a été écrit à l'époque où ce prince avait fait alliance avec les Romains contre les Carthaginois. Le poète fait entendre qu'il ne veut pas louer iniquement, et s'élève contre les avarices, surtout contre les princes et les grands qui dédaignent les poètes. Théocrite avait fait des vers à la louange d'Hiéron; n'en ayant pas tiré tout le fruit qu'il en attendait, il composa cette idylle, où les Muses ne sont plus les filles de Jupiter, mais, comme des affamées et des mercenaires, se plaignent à Hiéron de l'indifférence des grands, qui les laissent dans la misère. Et cependant ce sont les Muses, dit le poète, qui font revivre celui qui n'est plus.

IDYLLE XVII. *Éloge de Ptolémée*. — Théocrite célèbre le père de Ptolémée Philadelphe, Ptolémée Soter et sa mère Bérénice, puis il raconte poétiquement sa naissance et décrit les merveilles de son règne. Ptolémée commande à d'innombrables cités où fleurissent les arts, de nombreuses nations respectent sa puissance, pour lui de superbes vaisseaux s'élèvent majestueusement sur le sein des ondes, et ses trésors sont immenses; sous son empire le peuple cultive les champs sans inquiétude. Il est magnifique envers les dieux et les poètes, et célèbre par sa piété filiale. Théocrite chantera toujours ainsi les louanges de Ptolémée. L'exagération de cet éloge rend ce poème un peu froid pour nous, qui nous intéressons peu aux pompes flatteries adressées à un roi d'Égypte.

IDYLLE XVIII. *Épithalame de Ménélas et d'Hélène*. — Le jeune couple s'étant retiré, douze vierges, les premières de Lacédémone, s'assemblent à la porte de la chambre nuptiale et chantent un épithalame. Elles vantent le bonheur de Ménélas et célèbrent la beauté d'Hélène, dont elles prennent ensuite congé. Ce morceau, entièrement lyrique, est un des plus gracieux modèles d'épithalame qui existent dans aucune langue.

IDYLLE XIX. *Le Voleur de miel*. — L'Amour volait le miel d'une ruche; une abeille le pique, et il se plaint à Vénus de ce qu'une si petite bête fait de si grandes blessures.

IDYLLE XX. *Le Jeune Bouvier*. — Un jeune bouvier s'irrite des mépris et de la fierté de la belle Eunice, qui, cependant, n'est qu'une courtisane. O mes amis, dit-il, ne suis-je pas plus beau, moi, que toutes les habitantes de nos campagnes ont toujours admiré? Assurément Eunice ne connaît pas l'excellence de la profession de bouvier (elle était en effet fort considérée du temps de Théocrite). Est-elle donc au-dessus de Cypris, de Cybèle et de Phœbé, qui toutes ont aimé des bouviers?

IDYLLE XXI. *Les Pêcheurs*. — Il paraît que cette idylle a été composée pour les Égyptiens, peuple indolent et paresseux, qui ne s'occupait des travaux de la pêche que forcé par la nécessité. Deux pêcheurs, après avoir reposé ensemble dans la même cabane, se lèvent avant le jour pour se livrer à leur pénible métier. L'un d'eux raconte à son compagnon un songe dans lequel il croyait avoir pris un poisson d'or massif; l'autre lui répond de ne pas se préoccuper de ses songes, mais plutôt de prendre garde de mourir de faim avec des rêves d'or.

IDYLLE XXII. *Les Discours*. — Cette idylle est divisée en deux parties: dans la première, le poète décrit le combat de Pollux et d'Amynus roi des Bébyrces; dans la seconde, l'enlèvement des deux filles de Leucippe par Castor et Pollux, et le combat du premier contre Lynceus.

IDYLLE XXIII. *L'Amant malheureux*. — Cette idylle a été imitée par Virgile dans la deuxième églogue, par La Fontaine, dans la fable qui a pour titre *Daphnis et Alcimadure* (livre XII, fable xxvii.)

IDYLLE XXIV. *Hercule au berceau*. — Deux affreux serpents conduits par Junon attaquent Hercule encore au berceau et à peine âgé de dix mois; mais le fils de Jupiter, déjà doué d'une force surhumaine, les étouffe dans ses mains. Alcmène, étonnée du prodige, consulte Tirésias, qui lui prédit la grandeur future du héros. Le poète trace ensuite le tableau de l'éducation du jeune Hercule. Les savants attribuent cette idylle, les uns à Bion, les autres à Moschus.

IDYLLE XXV. *Hercule vainqueur du lion*. — Hercule rend visite à Augias, roi des Épiéens, célèbre par ses richesses et ses troupeaux, et raconte à son fils Phylée l'histoire du lion de Némée. Cette idylle et la précédente sont deux fragments du genre épique et renferment des tableaux charmants.

IDYLLE XXVI. *Les Bacchantes*. — C'est la fin tragique de Penthée, qui, caché parmi des joncs, contemplant d'un œil curieux la célébration des orgies.

IDYLLE XXVII. *Entretien de Daphnis et d'une jeune fille*. — C'est une conversation amoureuse d'une ingénuité hardie entre le berger Daphnis et une jeune fille.

IDYLLE XXVIII. *La Quenouille*. — Théocrite, près de s'embarquer pour Milet, où il devait revoir le médecin Nicias, destinée à Theuigenis, femme de son ami, une quenouille d'ivoire, et accompagne ce présent d'une idylle, où il félicite la quenouille de passer dans les mains d'une mère de famille laborieuse et industrieuse.

IDYLLE XXIX. *Les Amours*. — C'est un poème lyrique dans le dialecte éolien. Le poète accuse son ami d'inconstance.